NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

104 N° 2 1982

De Dieu qui crée à Dieu qui parle

Philippe FERLAY

p. 189 - 200

https://www.nrt.be/fr/articles/de-dieu-qui-cree-a-dieu-qui-parle-937

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

De Dieu qui crée à Dieu qui parle

On peut se réjouir que la théologie de langue française se penche de nouveau sur le mystère de Dieu créateur. Les travaux d'A. Ganoczy et de P. Gisel [1] sont précieux et il faut leur souhaiter — en particulier au second, tout récent — le succès qu'ils méritent. Je voudrais dans ces notes poursuivre la réflexion déjà amorcée par Gisel sur le lien entre théologie de la création et théologie de la Parole, parce que je pense que c'est une des missions du travail théologique de souligner les passerelles, les concordances et les éclairages réciproques. Aucune vérité théologique n'est close sur elle-même, et c'est souvent un chemin de lumière d'aborder une vérité de la foi par le moyen d'une autre. Et que nous élaborions une théologie de la création ou une théologie de la Parole, c'est toujours dans la lumière du Christ que nous travaillons.

Que nous parlions de Dieu créateur ou que nous cherchions à élaborer une théologie de la Parole de Dieu, c'est toujours le même Dieu que nous voulons approcher et ce Dieu est le Vivant, le Dieu de Jésus-Christ. L'image de référence que nous voulons toujours avoir devant les yeux et dans le cœur, c'est Jésus de Nazareth, et celui dont Jésus est le Témoin fidèle, « celui que nul n'a jamais vu », mais dont Jésus témoigne jusqu'à la mort « en nous faisant connaître tout ce qu'il a appris de lui ».

Ce qui veut dire qu'aussi bien en évoquant l'œuvre créatrice aux origines qu'en étudiant les manières « dont Dieu a parlé jadis à nos pères par les prophètes avant de nous parler par le Christ en ces temps qui sont les derniers » (*He 1*, 1), nous ne faisons pas un retour en arrière en oubliant provisoirement le Christ pour le redécouvrir ensuite. Mais qu'alors nous projetons sur toute l'œuvre divine la lumière qui vient du Christ, et que nous nous tenons dans cette lumière pour apprécier en elle toutes choses.

Nous projetons sur l'œuvre de Dieu la lumière qui vient du Christ, de l'homme Jésus de Nazareth. Nous n'oublions pas que toute l'œuvre divine, la création d'un univers extrêmement vaste,

1. A. Ganoczy, *Homme créateur, Dieu créateur*, coll. *Cogitatio fidei*, 98, Paris, Ed. du Cerf, 1979, 21 × 13, 215 p. (cf. *NRT*, 1980, 920 s.) ; P. Gisel, *La création. Essai sur la liberté et la nécessité, l'histoire et la loi, l'homme, le mal et Dieu*. Coll. *Lieux théologiques*, 2, Genève, Labor et Fides, 1980, 313 p. (cf. *infra*, p. 271).

où la terre et l'aventure de l'homme ont apparemment une si petite place, va se focaliser dans le surgissement parmi les hommes de cet homme qui est le propre Fils de Dieu, venu révéler aux hommes le dessein du Père, non seulement sur lui, mais sur tous les hommes et par eux sur tout l'univers créé. La méditation de l'œuvre créatrice de Dieu devrait toujours se référer à une personne et à un lieu. La personne, c'est la Vierge Marie, le lieu, c'est la crèche de Bethléem. Toute l'œuvre créatrice de l'univers se focalise dans la création par Dieu et la préparation par Israël de cette femme à la fois très pure et très humaine qui va donner naissance au Fils fait homme. Il serait faux et très irrespectueux de penser que le Père va oublier le reste de sa création pour ne plus regarder avec amour que celle qu'il prépare à être la mère de son Fils. Le Père qui contemple Marie ne cesse pas pour autant de veiller avec amour sur l'univers et sur toute l'humanité. Mais il voit et il sait combien toute son œuvre créatrice trouve son sens et son aboutissement dans cette femme pure, rendue capable par lui de coopérer activement et de tout cœur à son dessein. Paradoxe extrême des manières de faire de Dieu : la débauche d'énergies de l'œuvre créatrice trouve son sommet et son épanouissement dans cette femme discrète et silencieuse ; cette femme qui est envahie par la puissance de la charité trinitaire et désireuse d'y coopérer pleinement, au point de faire advenir par son « oui » la plénitude des temps.

Paradoxe aussi bouleversant quand on regarde non plus la personne, mais le lieu géographique : l'étable de Bethléem. Toute l'œuvre créatrice conduit ici : non pas vers un lieu sublime et merveilleux, mais vers cet espace étroit de silence et de pauvreté. Tellement il est vrai que la toute-puissance de notre Dieu ne peut pas se manifester par les moyens extérieurs et écrasants de la puissance mondaine, mais est beaucoup mieux à même de se dire en vérité dans le silence et le dépouillement. Le cadre étroit et silencieux de Bethléem n'éclate pas sous la pression interne de la révélation qu'il porte, mais il se révèle capable de dire au mieux le message du Dieu pauvre par amour. Il faut pour le comprendre beaucoup de simplicité du cœur, et une acceptation courageuse des manières de faire du Dieu de Jésus-Christ. Ce Dieu ne sera pas découvert par les puissants et les superbes, non qu'il ne veuille pas aussi se faire connaître à eux, mais parce que leur attitude spirituelle est diamétralement opposée à la sienne. C'est ce qu'on peut appeler la limite de notre Dieu : il est le maître, il l'est véritablement, mais il ne peut faire connaître sa toute-puissance qu'à celui qui accepte le chemin paradoxal de sa vie de charité. Dieu est bien dans le tonnerre et la tempête, mais il peut difficilement se faire

connaître dans ce cadre, parce qu'alors le risque serait immense qu'il soit connu comme autre que ce qu'il est vraiment. La brise légère, qui est aussi son œuvre, sera plus à même de le révéler, parce qu'elle risquera moins de le trahir. Et le silence paisible de la nuit de Bethléem confirmera la justesse de la théophanie d'Elie le prophète.

*

* *

On doit conduire la même réflexion à propos de la Parole de Dieu, et la conduire aussi en direction de la Vierge Marie et de la crèche. Le mystère de la Parole de Dieu est aussi vaste que celui de son œuvre créatrice. Car la Parole de Dieu, ce n'est pas d'abord ni seulement la parole à Israël, mais l'écho de la Parole divine en toute parole humaine. Et la décision de Dieu : que parmi ses créatures il y en ait une au moins qui soit capable de parole. Même si nous ne devons jamais oublier qu'il n'y a qu'analogie et non identité entre Parole divine et parole humaine, nous devons aussi faire droit aux éléments positifs de cette analogie. L'homme est capable de parole, et c'est aussi par là qu'il est à l'image de Dieu.

L'homme capable de parole, cela veut dire bien des choses :

* il est donc d'abord capable d'écoute. Le petit homme n'invente pas la parole, il la reçoit et l'apprend. Le fait de la parole est un des signes les plus nets que l'existence humaine est une existence reçue. Celui qui voudrait inventer de toutes pièces sa parole demeurerait irrémédiablement seul, articulant des sons qui n'auraient de sens que pour lui et ne lui ouvriraient pas le chemin de la communication et de la communion. Faudra-t-il oser transférer cette expérience au domaine de Dieu et dire que dans le mystère éternel aussi, le Fils reçoit du Père la parole qu'il est, apprenant du Père, par le don de l'Esprit, la parole de l'Amour pauvre ?

* l'homme capable de parole est donc aussi capable de silence. Il est en mesure d'engranger la parole, de la laisser résonner en lui pour en pénétrer peu à peu la richesse. Ceux qui comprennent la valeur de la parole, en particulier de la parole d'amour, deviennent vite des silencieux. Parce qu'ils comprennent comme d'instinct que la parole résonne dans le temps, et qu'au-delà du temps qu'il faut pour dire et entendre les mots, il faut encore bien plus de temps pour laisser aux mots le temps de déployer leurs ailes et de révéler la richesse qu'ils portent et cachent en même temps. Le mot de révélation, au sens de dévoilement, de voile présent d'abord et peu à peu retiré, sera fondamental pour toute notre réflexion sur une théologie de la Parole de Dieu. Il faudra du temps à Dieu

et donc du silence, non seulement pour prononcer les paroles de son message, mais plus encore pour les faire pénétrer dans nos cœurs durs et pressés. Et une théologie de la Parole de Dieu ne peut être qu'une invitation au silence de la prière.

* enfin, et c'est seulement maintenant qu'il faut le dire, l'homme qui a d'abord écouté et fait silence devient capable de parole. Sa parole est souvent seulement nécessité d'échange et de vie commune, *flatus vocis*, mais elle devient aussi à certaines heures parole qui engage et qui révèle le cœur. L'homme devient alors capable de ces « oui », de ces « je suis d'accord », surtout de ces « je t'aime », sur lesquels il n'est pas besoin de revenir et qui peuvent décider en un instant de l'orientation de toute une vie.

La Parole de Dieu est analogique à ce mystère de la parole humaine, et elle résonne en elle, bien en deçà du mystère d'Israël et de son écriture. Ceci ne saurait diminuer en rien l'importance d'Israël et de son message pour nous, disciples du Christ. Nous devons reconnaître que Dieu a accepté de se dire à un peuple, de lui faire partager et porter le poids de ses silences, et de susciter les paroles de sa prière, de sa louange, mais aussi de sa plainte.

Et pour comprendre la valeur d'Israël peuple de la Parole, l'Eglise n'a pas de meilleur guide que Marie, fille d'Israël. Marie reçoit de son peuple le trésor de la Parole. Elle apprend comment parle Dieu, et si elle sera un jour capable de reconnaître la parole de l'ange, c'est d'abord parce qu'elle s'est laissé construire et habiter par la parole biblique. On dirait que tout le trésor de la Parole divine depuis les origines n'a été proféré que pour elle, pour modeler son cœur et lui permettre de donner réponse à l'amour, de donner la réponse du oui à l'extraordinaire proposition de Dieu : qu'il me soit fait selon ta Parole.

Bethléem est le fruit de cette écoute et de cette acceptation. La Parole se fait chair et habite parmi les hommes dans ce petit enclos d'une mangeoire d'animaux. Mais surtout, la Parole se fait silence. Celui qui vient pour révéler Dieu est là au milieu de nous, mais il est *infans*, incapable de parole. Le mystère de l'enfance de Jésus n'est pas que celui de son mûrissement corporel et psychologique jusqu'à l'âge d'homme. Il est, comme tel, porteur de révélation. Il contribue à faire connaître ce paradoxe de notre Dieu, qui révèle sa puissance dans la faiblesse, et parle en invitant au silence.

1. — UNITÉ DYNAMIQUE DE L'ŒUVRE DIVINE

L'esprit humain fractionne et répartit dans l'espace et le temps. Dieu ne vit pas l'éparpillement de la durée et saisit toutes choses

dans un éternel présent. L'œuvre théologique doit veiller, autant que faire se peut, à reconstruire cette unité vivante. Unité d'une action de salut à travers laquelle se révélera partiellement l'unité de l'être divin.

Il n'y a pas un Dieu qui crée d'abord et qui ensuite déciderait de parler. Dieu par sa création — et Pierre Gisel le montre bien — suscite la différence, et celle-ci atteint son sommet dans l'homme capable de prendre conscience de son statut créaturel, de l'accepter et de s'y épanouir, ou au contraire de le rejeter dans une révolte sans espoir. Accepter, rejeter, nous sommes déjà dans l'univers de la parole. Dieu crée l'homme capable de parole, capable à la fois d'accueillir la parole du Très Haut, de « la conserver en la méditant dans son cœur », et de donner une réponse d'amour à ce qui vient de l'amour.

Mais il faut souligner sans attendre que si l'œuvre de Dieu est une, ce n'est pas d'une unité statique et morte, mais d'une unité dynamique. L'œuvre de Dieu est téléologique. Et nous sommes comme des gens qui tenteraient de deviner la destination du train dans lequel ils sont assis, en sachant seulement que le train roule. La théologie ne doit jamais oublier que son discours s'élabore dans les imprécisions du pas-encore. C'est seulement quand nous serons parvenus tous ensemble au terme, accueillis par le Père dans la joie de sa maison, que nous prendrons une connaissance exhaustive de son dessein et contemplerons l'unité dynamique de son œuvre. Pour le moment, seul le Christ, et Marie grâce à lui, avec la richesse de sa Parole authentifiée par la lumière de sa résurrection, brillent à l'avenir de nos vies et anticipent leur épanouissement.

2. — POLARISATION VERS L'ALLIANCE

Ce dynamisme de l'œuvre divine peut être dit de la manière la moins imprécise possible grâce à l'image de l'alliance. En n'oubliant pas, là encore, que ce n'est qu'une image, qu'il y a seulement analogie et non similitude. L'alliance que le Père veut contracter avec sa créature, et qu'il contracte effectivement grâce à son Fils livré à la puissance de l'Esprit, dépasse infiniment toute alliance contractée par des hommes.

Dieu crée pour faire alliance. Dieu parle pour sceller alliance. Karl Barth a rendu aux Eglises l'immense service de leur rappeler que c'est l'alliance qui éclaire l'œuvre créatrice, et non l'inverse, et que le message biblique doit toujours être lu des hauteurs du Sinaï, la montagne de l'alliance. Dieu parle, non pour se raconter

ou s'exhiber, mais pour proposer une alliance, pour susciter le silence de l'émerveillement face à cette offre, et pour faire naître sur les lèvres de l'homme l'*amen* confiant qui donne son accord à la proposition de Dieu et s'y engage courageusement, dans une attitude filiale. La nouvelle alliance n'est pas d'abord *en* Jésus-Christ, elle est fondamentalement Jésus-Christ lui-même. Car Jésus est pleinement les deux termes de l'alliance : de la part du Père, il est le Fils qui propose l'alliance, qui peut seul dévoiler les beautés de son offre, car seul il vient de chez le Père et sait de quoi il parle. Mais celui qui parle ainsi est l'un des nôtres, et dans le plein épanouissement de sa liberté créée, il dit amen à cette offre et vit lui-même l'alliance avec le Père. Il donne le témoignage de ce que devient l'homme quand il accepte le dynamisme de l'alliance. Et s'il meurt de sa fidélité intransigeante à cette alliance, cette mort n'est pas une fin, un échec. Elle lui permet de « rendre l'Esprit » (*Jn 19*, 30) et de faire participer ses frères croyants à sa propre aventure spirituelle. Ecouter ses paroles d'homme, c'est à la fois comprendre à quoi le Père nous appelle, et donner nous aussi notre réponse à cette offre.

3. — MAINTIEN DE LA DIFFÉRENCE : PAROLE DE DIEU ET PAROLE HUMAINE

Quand l'officiant termine la lecture au sein de nos assemblées liturgiques, en affirmant : Parole du Seigneur, il prend une lourde et double responsabilité. Il ne supprime pas le paradoxe, mais en souligne au contraire les arêtes vives. Car il affirme en même temps que « Dieu ne parle que des paroles d'homme », et que c'est seulement au cœur de nos mots d'hommes que nous pouvons l'atteindre ; mais en même temps il proclame que la Parole du Seigneur, c'est autre chose, qu'elle est très au-delà de tout ce que peuvent dire les hommes, et que Dieu doit rester l'indicible. Plus les Eglises insistent sur la réalité d'une Parole de Dieu en nos mots humains, plus elles font, à la suite de Dieu, confiance aux mots des hommes pour révéler son dessein et son mystère, plus aussi elles ont le devoir de revenir courageusement à une théologie négative, à un apophatisme qui n'est pas découragement, mais respect de l'altérité de Dieu.

Le statut de la théologie négative dans l'élaboration dogmatique est aussi essentiel que malaisé à définir. Il ne peut s'agir de gommer en fin de parcours tout ce qu'on vient d'affirmer, et de décourager le fidèle par une dialectique du deux-pas-en-avant, un-pas-en-arrière. Il s'agit d'aider le croyant qui entend parler de Dieu à respec-

ter le mystère et à ne pas croire que la formule « Parole de Dieu » élimine ou restreint ce mystère. Dieu veut se faire connaître, et il se fait effectivement connaître, mais il demeure dans cette démarche le Tout Autre. Les Eglises défendent cette altérité en soutenant, face à tous les faux mysticismes, que Dieu ne parle que des paroles d'homme, et en soumettant le langage biblique, comme langage humain, à une exégèse scientifique. Dieu dit son message dans des mots humains et les mots qu'il emploie sont justiciables de l'étude critique des hommes. Ce ne serait pas respecter Dieu que de situer sa Parole dans un *no man's land* à l'écart des langages humains. Ce serait au contraire refuser la générosité de sa démarche, et la rabaisser à moins que ce qu'elle n'est en fait. Car l'exégète sait bien que son étude scientifique ne préjuge pas de Dieu en lui-même, et comme croyant, il affirme que Dieu demeure très au-delà de tout ce qui peut être dit de lui. L'effort du théologien sur ce thème de la Parole de Dieu s'appuie sur les résultats de l'étude exégétique et s'applique à sauvegarder le caractère analogique de la formule : Parole de Dieu. L'un et l'autre ramènent la communauté croyante au silence de la prière.

4. — QUAND DIEU SE DIT EN MOTS HUMAINS

Car, par le moyen de ces mots humains, Dieu ne fait pas que dire son dessein et révéler son projet d'alliance ; nous croyons qu'il **se dit véritablement et lève autant qu'il est possible le voile de son** mystère intime. Les Eglises, depuis l'origine, ont eu à lutter contre la déviation redoutable du modalisme, que ce soit celui de Sabellius ou celui des auteurs modernes. Le modalisme est en effet bien plus une attitude d'esprit qu'une hérésie typée. Pour cette famille de pensée, ce qui peut être dévoilé des attitudes de Dieu et de ses manières de faire dans son rapport avec les hommes n'apporte pas de lumière sur l'intimité de Dieu. **Dieu est autre dans son mystère** intime que dans sa révélation, pense le modalisme de tous les temps. Et la séduction du modalisme s'appuie à la fois sur l'impression qu'il donne de respecter Dieu, et sur ce qu'il faut appeler sa part incontestable de vérité.

Le modalisme peut en effet estimer en toute bonne foi qu'il respecte le mystère et rejoint les aspirations les plus légitimes de la théologie négative. Il peut être dit « hérésie nécessaire », dans la mesure où il rappelle les communautés à la modestie du langage. Mais, poussé à bout, il va contre toute la métaphysique d'un Dieu qui crée pour faire alliance, qui rend l'homme capable de parole pour entrer en dialogue avec lui, et qui s'incarne pour introduire

l'homme dans une véritable communion à sa Vie. Le modalisme radical est récusé par la parole de Jésus : « tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître », et en particulier par le mot « tout » que contient cette parole surprenante. Qu'elle soit ou non *ipsissima verba* de Jésus importe peu pour notre propos, dans la mesure où elle a été reçue par les Eglises comme cohérente avec l'ensemble de son enseignement. Jésus témoin du Père a vraiment apporté aux hommes tout ce que son intelligence humaine illuminée par l'Esprit, bien qu'en situation de kénose, connaissait de la vie de Dieu. Certes, il s'agit de son intelligence humaine, et bien en situation de kénose, mais d'une intelligence humaine accomplissant une vocation unique, à lui donnée par le Père. Il serait sans doute très utile, pour avancer dans les problèmes christologiques, de moins parler de natures chez Jésus — nature humaine et nature divine en Christ —, et de parler plutôt de vocation, de tâche. Jésus de Nazareth est certes un homme véritable, mais cet homme a une vocation unique, une mission à remplir de la part de Dieu Père. Certes, tout homme a une vocation unique et irremplaçable, mais si, dans le cas des autres hommes, on découvre plus facilement des constantes et des points communs, dans le cas de Jésus on est en face d'une vocation absolument unique. La vocation christique, il faut le dire, n'a que de faibles analogies avec celles des prophètes. Car avec lui, il s'agit de l'événement décisif, de l'Etre nouveau et ultime, au-delà duquel aucune autre révélation plus plénière ne sera pensable. L'homme Jésus de Nazareth, en qui habite le Verbe de Dieu, reçoit du Père la vocation de dire aux hommes tout ce qu'il leur est possible de savoir sur ce Dieu qui les fait être et les accueille. Et, en dévoilant le plan du salut, le mystère du Règne, il ne peut pas ne pas faire connaître le Père qui réalise ce dessein dans son immense amour.

5. — THÉOLOGIE DE LA PAROLE ET MYSTÈRE TRINITAIRE

La mention du modalisme, de sa légitimité et de son risque, nous a conduits au seuil de la réflexion sur la réalité trinitaire de Dieu. Et pour ne point parquer la théologie trinitaire dans un enclos réservé, étanche à la réflexion sur le mystère du salut, il peut être bon d'y réfléchir dans ce cadre d'une théologie de la Parole.

Quand je disais à l'instant que Jésus ne pouvait pas ne pas faire connaître le Père, c'était justement dire qu'il révélait Dieu comme Père et non comme Dieu solitaire. Comme Source d'une communion parfaite et d'une vie surabondante, à l'intérieur de lui-même

avant que cette vie éclate dans l'univers créé. Ce que nous accueillons quand Dieu parle, et surtout quand nous voulons bien l'écouter, c'est la Parole du Père. Nous nous rendons accueillants au surgissement de cette Source, qui donne naissance à toute vie. Et nous participons ainsi à l'expérience filiale de celui qui se reçoit du Père et n'existe que par lui. Mais nous la recevons comme une Parole du Fils, c'est-à-dire dans le registre de l'émerveillement, de l'accueil et de la louange. Faut-il dire avec H. Mühlen que la différence entre les personnes au sein du mystère trinitaire est tellement grande qu'on ne saurait en concevoir de plus grande ? Il faut au moins souligner, avec les hommes de l'Orient, combien le mystère trinitaire est celui d'une double extase, celle du Père vers le Fils et celle du Fils vers le Père, et combien nous déconcerte aussi bien un mouvement que l'autre. En effet, à l'inverse de toute puissance humaine, il fait reposer l'être intime de Dieu sur une stupéfiante et double pauvreté. Tout ce que nous disions en commençant sur le paradoxe de Bethléem n'est que la traduction sur la terre des hommes de ce qui se vit à l'intime de Dieu.

Le Père se donne au Fils, il « se perd » par amour pour lui, et ne veut librement exister que dans ce don qui le rend incapable de toute complaisance en soi-même. C'est vraiment le Dieu Pauvre, celui qui ne garde rien, qui n'a pas de domaine propre, qui se réalise dans la vérité de la parole : « tout ce qui est à moi est à toi ». Formules imagées, anthropomorphiques, mais qui devraient au moins avoir l'avantage de nous montrer combien les réflexions sur Dieu se contemplant lui-même et jouissant sans fin de sa propre Gloire sont aux antipodes de la révélation du Dieu Père de Jésus-Christ. C'est ce Père qui se mettra à la recherche de la brebis perdue, qui partira sur la route attendre le fils prodigue. Non bien sûr qu'il vive dans son éternité ce mystère de miséricorde et de pardon, mais parce que l'attitude spirituelle est la même : sortir de soi en direction de l'autre, se perdre par amour. Le paradoxe évangélique du « qui veut sauver sa vie la perd » est le secret de l'épanouissement de l'homme parce qu'il est d'abord le secret de la vie intime de notre Dieu.

Et le mystère filial est aussi déconcertant dans son absoluité, même s'il correspond de plus près à ce que nous avons à vivre. Pour continuer à parler de manière anthropomorphique, je dirais que le plus surprenant, ce n'est pas que le Fils se donne au Père avec un amour total, imitant « ce qu'il voit faire au Père », mais qu'en le faisant, il ne soit pas inférieur, abaissé ; qu'il réalise une consubstantialité parfaite avec le Père par le moyen de cette seconde extase d'amour. Même si nous avons la grâce de vivre, dans l'amour conjugal ou dans l'amour d'amitié, des situations d'amour

le plus équilibrées possible, il est rare que nous n'ayons pas le sentiment qu'une attitude l'emporte sur l'autre, dans une certaine infériorité. Celui qui aime sait tellement qu'il n'aime « pas encore assez, jamais assez » ! Ce qui devrait susciter notre contemplation dans le mystère du Fils, c'est celui d'un amour absolument parfait dans la réponse, et qui est inclus dans la parfaite consubstantialité avec le Père, tout en demeurant radicalement différent, puisqu'il ne s'agit pas d'un amour fontal, mais d'une réponse d'amour. Quand Jésus de Nazareth dit sa vie par cette parole : « je fais toujours le bon plaisir du Père », il traduit en mots humains cette « pauvreté » filiale qui se rend au Père avec une perfection égale à celle qui le fait exister éternellement.

Nous n'oublions pas en tout cela notre préoccupation d'une théologie de la Parole. Car en définitive, et au plus profond, c'est cela, et cela seulement, que Dieu veut nous dire quand il nous parle. Bien sûr, il veut dire qu'il nous aime, qu'il nous veut avec lui, accomplis dans sa joie. Mais en même temps, il veut nous faire savoir qu'il est l'Amour et ce que c'est que l'Amour. Que l'Amour, c'est d'accepter de tout perdre, de se perdre, pas du tout dans un masochisme spirituel, mais dans une générosité qui sait que le don est chemin de lumière. Le disciple Jean a merveilleusement compris le paradoxe de notre Dieu quand il présente l'obscurité de la croix comme étant déjà l'éclatement de la Gloire. Sans être du tout tenté de prétendre avec Hegel qu'il y a en Dieu un mystère de négativité, il faut accepter que le Dieu de Jésus-Christ nous dise sa réalité avec les mots et les attitudes du don de soi et de la plus radicale pauvreté.

6. — DON DE LA PAROLE ET ACTION DE L'ESPRIT

C'est très volontairement que je n'ai pas parlé de l'Esprit au paragraphe précédent pourtant consacré au mystère trinitaire. Non que je désire le moins du monde écarter l'Esprit Saint de la divinité essentielle et le placer en position d'infériorité. Mais parce qu'il me semble particulièrement important de ne pas le situer comme un troisième, mais comme l'animateur intime de la double extase. S'il y a bien trois personnes dans le mystère du Dieu chrétien, il n'y a en lui qu'une double échange d'amour. Père et Fils *dans* l'Esprit me semble plus juste — moins faux ! — que Père, Fils *et* Esprit.

Don de la Parole et action de l'Esprit nous révèlent par leur complémentarité la déconcertante richesse de notre Dieu. Nous

avons vu comment l'image de la Parole valorise la différence. Le Fils n'est pas le Père, il se tient face à lui. Et « s'il fait toujours son bon plaisir », ce n'est pas dans une monotone uniformité, mais dans une réponse libre d'amour. Et voici que l'action de l'Esprit nous révèle combien ce Dieu tout autre veut et peut être intime, se révéler accordé à notre propre mouvement spirituel, au point d'en apparaître totalement solidaire. Il serait peut-être temps, face à la poussée de certains mouvements contemporains, de rappeler que l'action de l'Esprit n'évacue pas ce qu'apporte une juste théologie de la Parole. Dieu reste en effet le tout autre dans l'acte même où il se donne comme intime au cœur. Il ne peut être question de déification, de fusion sentimentale et moins encore ontologique avec Dieu. L'Esprit est donné par le Père, à la demande du Fils, pour nous configurer au Fils, pour nous conduire dans une démarche filiale, et dans une attitude d'offrande généreuse au Père. Le regard sur Jésus, qui n'a rien d'un extatique ou d'un rêveur, mais qui fait de sa vie une offrande, et qui marche avec courage vers la croix, doit nous révéler que la vie dans l'Esprit reste guidée par la Parole sur les chemins rocailleux du courage et de la foi.

7. — PAROLE ET EUCHARISTIE

Saint Irénée a enseigné aux Eglises il y a bien longtemps que l'Eucharistie est « la coupe de la synthèse ». Et dans notre souci de dégager des consonances, il peut être bon de demander au mystère eucharistique de nous éclairer pour l'élaboration d'une théologie de la Parole.

Le mystère eucharistique est l'œuvre achevée de la puissance de la Parole, sous la mouvance de l'Esprit. Tout autant que transformation du pain et du vin au Corps et au Sang du ressuscité, il est construction et conversion de la communauté célébrante, et de chacun de ses participants, pour qu'ils deviennent en vérité Corps ecclésial du Seigneur. C'est le sens de la double et inséparable épiclèse, comme action de l'Esprit, mais par le moyen de la Parole créatrice remise aux hommes. Que ton Esprit fasse de ce pain et de ce vin le Corps et le Sang du Christ, mais plus encore, si j'ose dire, que ton Esprit fasse de chacun de nous une parfaite offrande à ta Gloire. La première conversion est totale, sans menace d'échec ou de fléchissement. La seconde est constamment remise en cause par notre péché et nos refus de devenir Christ. Et c'est parce qu'elle le sait bien que l'Eglise supplie l'Esprit au moment de redire la Parole.

Et là encore, là plus que jamais, il s'agit de devenir offrande sacrificielle, par participation courageuse à l'attitude pascale et pauvre du Fils. C'est le « culte spirituel que le Père attend de nous » (*Rm 12,* 1). Tant il est vrai que le Fils n'a pas de message plus essentiel à nous dire, tant il est vrai qu'une théologie de la Parole n'a pas de rappel plus important à nous faire : il s'agit de communier à la Pâque du Christ, d'accepter nous aussi de tout perdre par amour. Et d'accéder ainsi au Père qui le premier nous a aimés, et qui se donne à nous.

F 69340 Francheville Philippe FERLAY
Séminaire Saint-Irénée de Lyon